

le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRE COLOMER
123, rue Montmartre, PARIS (2^e)

Plein air

Je reviens sur cette question des sports. Elle mérite l'attention, et je ne voudrais pas que mes lignes, à ce sujet, détourne du « plein air » les camarades que je ne connais pas, mais que je devine de ma génération ou de mes goûts. Si je repugne aux sports, surtout aux sports mercantilisés, j'aime le plein air, et je crois que c'est là seulement que l'homme peut se retrouver lui-même, exalter ses forces latentes, affirmer son individualisme. Tout anarchiste digne de ce nom, aime la nature et la liberté. Et par « plein air », j'entends le développement de notre être, dans sa plénitude ; j'entends la belle évocation, la santé reconquise loin des taudis et des villes tentaculaires, la profitabilié leçon de la nature et du soleil.

J'ai beaucoup pratiqué la vie errante, au large, dans les forêts de Provence et d'ailleurs. Mais j'étais seul, ou j'associais une compagne choisie, conforme, une rebelle comme moi, soucieuse de rompre — pour un temps, du moins, — avec les contingences. Nous étions pauvres et il fallait manger. La vie frugale, certes, et la pêche, et les fruits. Et les peaux cuites, les muscles qui jouaient bien, et la joie splendide de notre solitude. Ce sont des évocations de ce genre qui magnifient la vie, qui effacent toutes les turpitudes, les servitudes, l'accablant labeur dans les cités puantes. On se décrasse, on se virilise, on oublie ce qui ne fut pas l'aventure.

Libre association de deux frères indépendances et course vagabonde, en marge, loin des gênes, des geôles, des salaires dérisoires chèrement « gagnés ». Il faut pouvoir, et cette haute liberté ne s'acquiert pas très facilement. Il y a le souci du lendemain, car il faut être très fort pour s'affranchir à jamais. Peu y parviennent, et moi-même, après de longs mois de « vie sauvage », je revins souvent, je repris le collier, parce qu'il fallait manger et que les liens que l'on croit avoir brisés ne sont pas aisément détruits.

Mais la clarté du départ et le salut aux jeunes matins, dans la galopade enivrée ; mais le baiser du vent dans la plaine et les sotüffes purs des sommets ; mais la mer aux îles farouches ; mais l'orgueil d'avoir réalisé ces coups d'aile !

De tels souvenirs illuminent un passé ; ceux qui s'évadèrent ne sauront plus oublier. Même asservis, même débiles et vieillis, malades, « posthumes » ils garderont le reflet du beau voyage, loin des littératures de sacristie ou des besognes de mercenaires.

C'est ainsi que j'entends le sport, le vrai sport. Et la solitude me semble essentielle, ici. Je sais que des colonies pratiquent chaque été la vie rustique. Camping moins ridicule que la contrefaçon dont se contentent des gens « très bien » que vous flairez, nauséaux. Groupes fervents, compagnons et compagnes décidés à gagner les altitudes, à s'affranchir — pour un temps.

Hélas ! ceux qui savent que le pain quotidien commande et qu'il y aura un retour, ceux-là sentent déjà que tout n'est qu'illusion, et leur joie s'empêse...

J'en voulais venir à ceci : dans ces groupes de « libertaires », — au meilleur sens du mot très noble et mal compris trop souvent, — l'accord est-il possible, — et durable ? Je ne sais pas. Chaque fois que l'expérience fut tentée, — et qu'elle se prolongea, — les heurts, les querelles... Lamentable fin d'un voyage rêvé magnifique, amère revanche de l'humanité féroce, au fond...

Je me trompe sans doute. J'ai joué de malheur. Je n'ai pas suivi tous les exodes. Décourager les fervents me paraît besogne méchante, et, de tout mon cœur, je souhaite bonne chance à ceux qui réalisent l'évasion, quelle qu'elle soit.

Mais deux camarades, deux *forts*, sont immunisés, je le crois encore. Compagne sûre, camarade costaud, et bon vent ! Je dédaigne le sport « réglé » ; je n'éprouve aucun attrait pour la victoire d'une brute tarifée. Mais être soi, dites, partir avec un être qui partage vos goûts, qui fuit, comme vous, les contraintes, mais « se délivrer » à deux et ne pas s'inquiéter du probable, du fatidique retour ! Bon été, camarades inconnus, qui tenterez, à votre tour, l'Aventure. Comme vous serez forts, et qu'elle est profitable la leçon du plein air !

Etre soi, libres et forts, et « se délivrer ». Et c'est bâtrir, que de se délivrer, bâtrir la féerie, comprendre et vivre, vivre enfin !

Marcel MILLET.

Comment Unamuno et Soriano furent-ils libérés ?

L'aventure de M. Dumay

Depuis quelque temps, *Action française* et *Humanité* insinuaient d'étranges choses au sujet de la disparition de M. Henri Dumay, le directeur du *Quotidien*.

Le journal royaliste et le quotidien communiste cherchaient dans cette fugue des raisons qui n'auraient pas été à l'honneur de M. Dumay.

Or voici que le *Quotidien* nous donnait hier des explications avec preuves à l'appui qui semblent bien faites pour confondre *Action française* et *Humanité*, en même temps que l'ambassade d'Espagne.

M. Henri Dumay était parti en expédition sur son yacht, afin de libérer Unamuno et Soriano, déportés par Primo de Rivera dans l'île de Fuerte-Ventura. Et, assurait le *Quotidien* d'avant-hier, M. Dumay était arrivé à faire fuir les deux victimes du dictateur.

Dans la journée de mardi, la presse parisienne recevait de l'ambassade d'Espagne une note ainsi conçue :

« L'ambassade d'Espagne à Paris déclare que les informations publiées par un journal du matin, relativement au départ de MM. Unamuno et Soriano de l'île de Fuerte-Ventura, sont dénuées de tout fondement et contraires à la vérité.

« MM. Unamuno et Soriano ont reçu notification officielle de l'amnistie à Fuerte-Ventura et ont fait savoir par l'autorité compétente qu'ils arriveraient directement de Fuerte-Ventura à Les Palmes. »

Le *Quotidien* ripostait, hier matin, en publiant les deux télégrammes suivants :

LA DEPÊCHE DE UNAMUNO

« Au moment où je retrouve la liberté, je tiens à exprimer immédiatement ma reconnaissance aux démocrates d'esprit et de cœur généreux groupés autour du « Quotidien ».

« Les mesures prises contre nous en février dernier les avaient indignés comme une preuve flagrante des cyniques attentes que peuvent craindre encore, de nos jours, les citoyens possibles d'une nation, lorsque l'apathie politique permet à des aventuriers de se saisir du pouvoir.

« Mais l'indignation platonique ne suffit pas.

« Je les remercie d'avoir jugé que notre captivité constituait un scandale tellement intolérable qu'ils n'ont pas hésité, malgré des difficultés sans nombre, à organiser notre délivrance ?

L'égout meurtrier

DES OUVRIERS, SONT ASPHYXIES DANS UN EGOUT

Dans notre siècle d'intense exploitation du travail humain, c'est tous les jours que nous avons à enregistrer des nouvelles victimes. Tout comme si la guerre ne suffisait pas à elle seule à tuer les hommes, il faut encore que les métiers s'en mêlent, que le travail devienne de jour en jour plus meurtrier.

C'est ainsi qu'hier matin, une équipe d'ouvriers des P.T.T. était descendue dans un égout de l'avenue de Fontainebleau au Kremlin-Bicêtre, se trouva aussitôt incommodée par des gaz toxiques. L'un des ouvriers ayant encore trouvé la force de remonter put donner l'alarme. Les pompiers de la localité accoururent, mais à leur tour ressentirent les effets de l'intoxication.

Cependant, l'un d'eux, le sapeur Mille, parvint à retirer le télescopique Vergne. Il fallut faire appel aux pompiers de Paris pour dégager les autres ouvriers et deux d'entre eux, Jules Clément et Lucien Blon, purent ainsi être sauvés.

Mais les deux autres ouvriers, Laforet et Autrasy ne furent retrouvés qu'après de longues recherches, aux environs de la porte d'Ivry. Ils étaient tombés à l'eau par suite d'asphyxie et le courant les avait emportés.

Quand aux autres, n'ayant été intoxiqués que légèrement, après quelques soins reçus à l'hôpital, ils purent rentrer chez eux.

Ce triste accident qui coûte la vie à deux travailleurs montre une fois de plus la totale indifférence et l'imperitie complète de l'administration à l'égard de ceux qui créent à la besogne pour faire des rentes aux actionnaires.

Comité de Défense des révolutionnaires emprisonnés en Russie

Grands Meetings PUBLICS ET CONTRADICTOIRES

le Samedi 19 Juillet, à 20 h. 30
A Lille, Salle du Conservatoire
le Dimanche 20 Juillet, à 10 heures
A Roubaix, salle « La Paix »

Pour l'amnistie nationale et internationale
La vérité sur ce qui passe en Russie

Orateurs :

Pierre BESNARD CHAZOFF
du Comité de Défense de l'U.A.

La parole sera accordée à tous les contradicteurs.

Participation aux frais : 1 franc.

A propos de l'Amnistie

ABONNEMENTS	
FRANCE	ETRANGER
Un an.... 80 fr.	Trois mois. 28 fr.
Six mois. 40 fr.	Six mois. 16 fr.
Trois mois. 20 fr.	Un an.... 124 fr.
Chèque postal Lentente 656-02	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Le rôle de chacun

Pour si petit qu'il vous paraisse, il est immense.

Tant qu'il s'agit d'une action contre telle ou telle organisation, au profit de n'importe quel parti, des forces moyennes, matérielles et morales, sont suffisantes, mais en l'espèce, c'est de forces supérieures que nous avons besoin.

Ces forces existent, mais elles dorment au cœur des demi-convaincus, ou même des convaincus tout à fait, dont le tort est de ne pas propager leurs idées, ou de se contenter de les avoir pour leur satisfaction personnelle.

Quel que soit l'agrément d'une vie idéale qu'en soit fait à côté de la vie réelle, quelle qu'en soit même la supériorité morale qu'en en fasse, la force qui réside dans ces actes, n'est toujours qu'une force absente et souvent peu en rapport avec les difficultés qu'il lui appartiendrait cependant de vaincre.

Il est grand temps que la classe ouvrière se réveille, si nous voulons que les meilleurs des nôtres reviennent parmi nous, et qu'en pensent certains copains qui ont voté, ce n'est pas encore le Bloc des Gauches qui nous donnera satisfaction.

WASTIAUX.

◆

SOUVARINE EST EXCLU DU P.C.

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

◆

La solitude

... Ces fragments d'un journal de cellule sont le reflet d'un état d'âme. Leur simple transcription est plus vivante qu'une analyse psychologique...

Ce mercredi.

La prison : personne ne peut savoir, avant d'en avoir été l'hôte, combien le cœur est opprimé, entre ses murs où se brisent les sanglots. La prison : c'est tout le passé qui déroule son film étrange, un rêve dont le metteur en scène est le Lucifer de Milton. La prison : c'est le Vœu solitaire du philosophe latin, le *Deus irae* que l'on chante voix basse, le cadavre sur laquelle dure, qui a la Mort comme unique amante !

Ce jeudi.

Au dehors le ciel sourit. Ici, mon ame souffre. Ce dimanche est lumineux, et sous le poids des lourdes pierres je suis le prisonnier pour qui la lumière est une offense. Loin de mon cœur, loin de ma chair, elle sourit, celle vers qui va mon adoration : elle est si belle, elle doit plaire... Ah ! laissez-moi pleurer, je suis meurtri comme un blessé... J'aime la nature, la vie des êtres et des choses, et tout cela m'est ravi comme à l'oiseau pris par les rats ! Pour enchanter un poète à l'âme de douleur, l'homme a des lacs monstrueuses qui ressemblent à des carcans !

Ce vendredi.

O ! Ma Suzanne ! je me souviens d'un vieux lied, qui chante en moi : *Dame de ma pensée, ô mon amour !* Et ce vieux lied à la musique naïve me fait songer à toi ! Souviens-toi de ton Jacques, garde-lui ta foi ! Le bonheur fuit à tire d'ailes ! Le bonheur est un oiseau léger... Souviens-toi des heures amères qu'ensemble nous avons vécues, et des tristes et misérables chaînes qu'ensemble nous avons brisées ! Ah ! souviens-toi de celui qui t'aime et qui te garde tous ses baisers ! Que les rires et les sourires qui t'environnent ne te fassent pas oublier le bonheur suprême ! Souviens-toi de cette tendresse qui nous bercera si doucement, et des lèvres ardentes de ton amant qui brûlent d'un désir inassouvi ! Souviens-toi de notre chère mignonne qui te tendait ses jolis petits bras ! Elle avait un geste d'abandon si gracieux pour t'aimer et te parler à l'oreille ! Souviens-toi !

Ce samedi.

Le soleil, par la lucarne, envoie quelques pièces d'or sur ma tablette. Mais à quoi sert la lumière du ciel sans la lumière des yeux de celle qu'on aime ?... Il est 2 heures. Enfin ! Je revois Suzanne, à travers l'horrible grille qui me sépare de son baiser ! Je ne connais pas joie plus immense mêlée à désir plus torturant ! Ma Suzanne ! Ma Suzanne ! Tant mon corps est secoué de sanglots. Elle me dit que notre petite Sylvie est chez sa tante, à Clignancourt, avec les poules, les pigeons, les minets, et Duc, un gros chien de garde allemand. Quel bonheur de la savoir en sécurité et au bon air !

Ce dimanche.

On m'oblige aujourd'hui à nettoyer ma cellule, d'un ton qui n'admet que la hâte. C'est le moment de te la décrire, ô bien-aimée lointaine, invisible et présente. C'est une pièce oblongue de trois mètres de long, sur deux de large, éclairée par une double lucarne, placée très haut et ne s'ouvrant qu'à demi sur un treillis de barreaux noirs. La porte qui donne sur le couloir s'orne d'un guichet par où l'on me passe la soupe et le pain de seigle. Un lit d'une personne très strictement verrouillé au mur, une tablette pour écrire et manger contre ce même mur et un escabeau très dur en formant tout le mobilier. Le trou des cabinets se trouve dans le coin, à gauche de la porte. Un broc plein d'eau en zinc rouillé et une cuvette jaune ébréchée sont là pour la propreté du corps et pour étancher la soif. Devant les yeux, sur un carton blanc, est exposé le tarif des prisons de Paris, qui vous fait souvenir que l'argent est parlant maître et seigneur. Selon que vous seriez puissant ou misérable, ici, dans la prison, ou l'égalité de la mort commune devrait se rencontrer, vous aurez du pain blanc ou vous aurez du pain noir...

Ce lundi.

Madame Rolland avait dit : ' O ! Liberté, que de crimes on commet en ton nom ! ' Ici j'apprends le sens vrai de ce mot flatteur. La liberté, c'est le soleil qui éclaire les hommes libres, ce sont les arbres divins dont le feuillage est doux comme une caresse. La liberté, c'est notre amante qui veut plaire à l'amour retrouvé qui m'embrasse le cœur. C'est de pouvoir l'embrasser comme un fou, et d'adorer même sa colère et ses caprices. Vous ne savez pas goûter la liberté, vous autres qui n'avez pas gâti le poïs des lourdes chaînes ! Vous autres, qui n'êtes pas tombés dans les griffes du malheur, et que des murs maudits n'ont pas envoutés ! Maintenant, quand mes mains seront pleines d'un bonheur nouveau, d'avoir souffert longtemps je goûterai une intime et profonde volupté ! Le vers immortel de Musset me revient à la mémoire :

L'homme est un apprenti : la douleur est son maître !

Ce mardi.

Dans mon sommeil tourné vers, et j'en ai souffert. O toi, que j'aime tant que j'en pourrai mourir, brune comme la nuit avec de grands yeux de rêve, un songe t'a fait surgir devant ma couchette. Le jour s'achevait, la chambre était claire, un oiseau chantait sur un toit. Mon Dieu, que la vie était si simple et tranquille ; une paisible rumeur montait de la rue. Tu te dévêtais, le flot de tes cheveux faisait couler de l'ébène sur ton corps doré. Tes beaux doigts maniaient un peigne d'argent, et le miroir ovale me renvoyait de toi une image qui souffrait d'un sourire triste, d'un sourire où tu avais mis tout le regret de l'absence... Quand je me suis éveillé, j'ai momentanément regardé désespérément sur les murs infâmes de ma cellule, et, de rage impuissante, j'ai pris entre mes dents un

morceau de pain noir dur comme du fer oublié sur ma tablette...

... Ce journal continuait sur des feuillets sans date. Les voici, tels quels :

* * *

... Dans ma cellule, sous la tablette à écrire et pour la maintenir, il y a une lourde chaîne rouillée en losange, qui est un vrai symbole de captivité. Elle grimace comme si elle vivait... Au fond, si ce n'était l'amour de ma mie, je ne regrette qu'à moitié les dimanches du « bourgeois de Paris » où Gustave Droz a l'air de collaborer avec Courtefille dans les scènes burlesques de la rue. Aussi enseveli qu'il soit, un dimanche est un jour d'ennui bâtarde, et ce monstre délicat ne s'apaise un peu que dans le silence de la solitude. O Baudelaire, tu le savais si bien !

* * *

... Des chants d'oiseau, un ciel clair, un dimanche de soleil, où es-tu ma liberté ? Je songe au jour pays où s'écoula mon enfance, pétri de rocs bronzés, argente de sources claires, bordé de châtaigniers noirs. Des larmes d'amour, à ce souvenir, me viennent dans les yeux. Je revois des soirs dorés sur le mont solitaire où dans le val tranquille, non loin d'une cascade rieuse... Des fileuses s'en vont, coquettées, souriant aux beaux montagnards bruns qui leur jettent un mot en passant. Une image renait dans mon esprit, celle d'une fille pâle avec qui je goûtais pour la première fois le baiser, cette fleur qui ne se fane jamais. C'était sous un feuillage vert qui s'offrait en arcane aux caresses des yeux, des lèvres et des mains. O souvenir charmant, effacé comme un vieux pastel ! Depuis les dures lois m'ont séparé du grand amour de mon amie, et je suis là, comme un malade, comme un dément, et s'arrête la vie !

* * *

... Si je méditais sur mon art ? C'est une consolation... Etre concis et pourtant explicite est tout le secret du bon style. Qui ne sut se borner. Vous savez le reste. Mais il ne faut pas tomber dans l'obscurité ni chevaucher dans les ténèbres. C'est Verlaine qui disait : de la Musique ! oui, mais de la bonne, et sans exagération étourdisante !

* * *

... L'art poétique de l'excellent Boileau, qui proclame qu'il soit, est un Code d'Instruction Littéraire parfaitement fait pour assainir l'esprit et le guider. Il connaît les grandes lignes de la règle classique. Il est étroit, sans doute, mais il apporte des clartés sur toutes les formes abusives de la composition. M. Albalat ou M. Lanson n'ont pas fait mieux. Ils ont donné, en prose lourde, des conseils que Despréaux donnait en vers bien frappés et nets. C'est un orfèvre qui frappe de beaux médaillons.

* * *

... Il est évident que l'homme primitif a tracé les premières fables sur les murs des cavernes préhistoriques, lorsqu'il dessinait le renne, le cheval ou le poisson. Il en est peut-être de fort jolis que nous ne pouvons déchiffrer. Espose n'est qu'un succès de cette lignée. Phidré a de l'art et de la grâce, mais il sent trop l'application de l'école. C'est un pédagogue. La Fontaine, c'est la mesure, la vraie note, le maître qu'on ne dépasse pas. Le chevalier Cazalis de Florian est amusant, mais il a des manchettes trop bouffantes et une perçue trop poudrée. Ses fables font des manières comme de petites marquises. Je ne parle pas de M. Franc-Nohain. Il n'a pas idée comment son livre me donne envie de réciter le Renard et le Corteau ou la Cigale et la Fourmi...

* * *

... J'ai revu ma Suzanne, toujours à travers la grille, et cela m'a mis dans le cœur de quoi ne pas avoir le spleen durant plusieurs heures. Ses yeux brillaient comme des diamants, et le grain de beauté paraît toujours si main délicate. Elle a parlé d'abondance. Moi aussi. Notre vie de quelques jours, ainsi qu'un film rapide, nous l'avons fait passer sur l'écran. Et cela était à la fois très doux et très triste.

... Après ces lourdes pluies, le printemps chantera vraiment au dehors, pour l'homme libre, sa divine chanson. Ici, rien que tristesse et cruauté déchainées. Mais si l'on résiste à une telle épreuve, on devient de fer, d'acier, d'airain, et le jour où l'on se retrouve en face des hommes, on sait à qui l'on parle...

* * *

... Au Dépôt, l'autre jour, dans la cellule où l'on nous enfasse comme des bêtes, j'avais près de moi un garçon de dix-neuf ans, jeune tigre de la jungle parisienne, beau comme Antinous, musclé comme Apollon, qui avait été arrêté pour d'arrières et vagabondage spécial. Les dentes serrées, les yeux fixes et crânels, la bouche amère, les poings fermes, il représentait bien le fauve en cage. Il a eu un mot terrible en quittant la cellule : « Quando sortirà, cette fois, ce sera pour tuer ! » Et cependant, deux minutes avant, il avait parlé de sa mère avec émotion.

* * *

... Ces petits chiffons de papier, sur lesquels j'écris ces lignes, me font penser aux autographes de Stendhal, écrits sur des cartes, des enveloppes, des lettres de mort ou de mariage. Je trouve cela charmant et très désinvolte. Cela nous change des écrivains compassés qui ont des plumes du meilleur plumeur et du papier Japon pour écrire des fredaines. Vous m'objecterez M. de Buffon et ses manchettes. Oui, sans doute, et il est très noble et très grand. Mais c'est M. de Buffon, et l'on parle encore de ses manchettes. Quant à Stendhal, il a des amies qui le relisent et le commentent...

(A suivre.)

Guy SAINT-FAL.

Régime Sarraut

Nous avons rencontré un Indochinois qui nous a vivement félicité, devant le silence obstiné et intérressé de la grande presse, de prendre la défense des indigènes opprimés par un régime qu'un journaliste français a ainsi étiqueté : « De l'or, de la débauche et du sang. »

Il ajoutait que nous sommes restés bien au-dessous de la vérité et que ce seraient des volumes qu'il faudrait pour la seule énumération des crimes commis en Indochine, véritable terre à scandales sous le régime d'Albert Sarraut.

Et il nous conta cette histoire :

« Il n'y a pas d'r dans les caractères indochinois. Par exemple, ne pouvant intensifier la propagande pour que les larges masses donnent à leur absence un caractère imposant à la tête de Garches. Sarraut fut nommé gouverneur général, on dut écrire son nom ainsi : Sa-Laut. »

De même pour son principal associé, Baudoin. Il fallut pour l'écrire en langue indigène trois caractères : Bo-De-Win.

Le régime instauré par les deux complices Albert Sarraut et Baudoin — ce régime criminel qui désole l'Indochine, le régime « de l'or, de la débauche et du sang », selon l'ancien évêque de Camille Aymard, — les victimes indigènes de ce despotisme et de cette corruption éhontées, le désignèrent simplement régime « Salaud-Pot-de-Vin ».

Vox populi...

Le visage de chez nous

Il va y avoir dix années que la grande malice macula de rouge ce pauvre monde. Dix ans déjà que des flots nous jetèrent dans la pire des équipées, pour nous faire le baiser, cette fleur qui ne se fane jamais. C'était sous un feuillage vert qui s'offrait en arcane aux caresses des yeux, des lèvres et des mains. O souvenir charmant, effacé comme un vieux pastel ! Depuis les dures lois m'ont séparé du grand amour de mon amie, et je suis là, comme un malade, comme un dément, et s'arrête la vie !

... Ces deux dernières années que la grande malice macula de rouge ce pauvre monde. Dix ans déjà que des flots nous jetèrent dans la pire des équipées, pour nous faire le baiser, cette fleur qui ne se fane jamais. C'était sous un feuillage vert qui s'offrait en arcane aux caresses des yeux, des lèvres et des mains. O souvenir charmant, effacé comme un vieux pastel ! Depuis les dures lois m'ont séparé du grand amour de mon amie, et je suis là, comme un malade, comme un dément, et s'arrête la vie !

... Ces deux dernières années que la grande malice macula de rouge ce pauvre monde. Dix ans déjà que des flots nous jetèrent dans la pire des équipées, pour nous faire le baiser, cette fleur qui ne se fane jamais. C'était sous un feuillage vert qui s'offrait en arcane aux caresses des yeux, des lèvres et des mains. O souvenir charmant, effacé comme un vieux pastel ! Depuis les dures lois m'ont séparé du grand amour de mon amie, et je suis là, comme un malade, comme un dément, et s'arrête la vie !

... Ces deux dernières années que la grande malice macula de rouge ce pauvre monde. Dix ans déjà que des flots nous jetèrent dans la pire des équipées, pour nous faire le baiser, cette fleur qui ne se fane jamais. C'était sous un feuillage vert qui s'offrait en arcane aux caresses des yeux, des lèvres et des mains. O souvenir charmant, effacé comme un vieux pastel ! Depuis les dures lois m'ont séparé du grand amour de mon amie, et je suis là, comme un malade, comme un dément, et s'arrête la vie !

... Ces deux dernières années que la grande malice macula de rouge ce pauvre monde. Dix ans déjà que des flots nous jetèrent dans la pire des équipées, pour nous faire le baiser, cette fleur qui ne se fane jamais. C'était sous un feuillage vert qui s'offrait en arcane aux caresses des yeux, des lèvres et des mains. O souvenir charmant, effacé comme un vieux pastel ! Depuis les dures lois m'ont séparé du grand amour de mon amie, et je suis là, comme un malade, comme un dément, et s'arrête la vie !

... Ces deux dernières années que la grande malice macula de rouge ce pauvre monde. Dix ans déjà que des flots nous jetèrent dans la pire des équipées, pour nous faire le baiser, cette fleur qui ne se fane jamais. C'était sous un feuillage vert qui s'offrait en arcane aux caresses des yeux, des lèvres et des mains. O souvenir charmant, effacé comme un vieux pastel ! Depuis les dures lois m'ont séparé du grand amour de mon amie, et je suis là, comme un malade, comme un dément, et s'arrête la vie !

... Ces deux dernières années que la grande malice macula de rouge ce pauvre monde. Dix ans déjà que des flots nous jetèrent dans la pire des équipées, pour nous faire le baiser, cette fleur qui ne se fane jamais. C'était sous un feuillage vert qui s'offrait en arcane aux caresses des yeux, des lèvres et des mains. O souvenir charmant, effacé comme un vieux pastel ! Depuis les dures lois m'ont séparé du grand amour de mon amie, et je suis là, comme un malade, comme un dément, et s'arrête la vie !

... Ces deux dernières années que la grande malice macula de rouge ce pauvre monde. Dix ans déjà que des flots nous jetèrent dans la pire des équipées, pour nous faire le baiser, cette fleur qui ne se fane jamais. C'était sous un feuillage vert qui s'offrait en arcane aux caresses des yeux, des lèvres et des mains. O souvenir charmant, effacé comme un vieux pastel ! Depuis les dures lois m'ont séparé du grand amour de mon amie, et je suis là, comme un malade, comme un dément, et s'arrête la vie !

... Ces deux dernières années que la grande malice macula de rouge ce pauvre monde. Dix ans déjà que des flots nous jetèrent dans la pire des équipées, pour nous faire le baiser, cette fleur qui ne se fane jamais. C'était sous un feuillage vert qui s'offrait en arcane aux caresses des yeux, des lèvres et des mains. O souvenir charmant, effacé comme un vieux pastel ! Depuis les dures lois m'ont séparé du grand amour de mon amie, et je suis là, comme un malade, comme un dément, et s'arrête la vie !

... Ces deux dernières années que la grande malice macula de rouge ce pauvre monde. Dix ans déjà que des flots nous jetèrent dans la pire des équipées, pour nous faire le baiser, cette fleur qui ne se fane jamais. C'était sous un feuillage vert qui s'offrait en arcane aux caresses des yeux, des lèvres et des mains. O souvenir charmant, effacé comme un vieux pastel ! Depuis les dures lois m'ont séparé du grand amour de mon amie, et je suis là, comme un malade, comme un dément, et s'arrête la vie !

... Ces deux dernières années que la grande malice macula de rouge ce pauvre monde. Dix ans déjà que des flots nous jetèrent dans la pire des équipées, pour nous faire le baiser, cette fleur qui ne se fane jamais. C'était sous un feuillage vert qui s'offrait en arcane aux caresses des yeux, des lèvres et des mains. O souvenir charmant, effacé comme un vieux pastel ! Depuis les dures lois m'ont séparé du grand amour de mon amie, et je suis là, comme un malade, comme un dément, et s'arrête la vie !

... Ces deux dernières années que la grande malice macula de rouge ce pauvre monde. Dix ans déjà que des flots nous jetèrent dans la pire des équipées, pour nous faire le baiser, cette fleur qui ne se fane jamais. C'était sous un feuillage vert qui s'offrait en arcane aux caresses des yeux, des lèvres et des mains. O souvenir charmant, effacé comme un vieux pastel ! Depuis les dures lois m'ont séparé du grand amour de mon amie, et je suis là, comme un malade, comme un dément, et s'arrête la vie !

... Ces deux dernières années que la grande malice macula de rouge ce pauvre monde. Dix ans déjà que des flots nous jetèrent dans la pire des équipées, pour nous faire le baiser, cette fleur qui ne se fane jamais. C'était sous un feuillage vert qui s'offrait en arcane aux caresses des yeux, des lèvres et des mains. O souvenir charmant, effacé comme un vieux pastel ! Depuis les dures lois m'ont séparé du grand amour de mon amie, et je suis là, comme un malade, comme un dément, et s'arrête la vie !

... Ces deux dernières années que la grande malice macula de rouge ce pauvre monde. Dix ans déjà que des flots nous jetèrent dans la pire des équipées, pour nous faire le baiser, cette fleur qui ne se fane jamais. C'était sous un feuillage vert qui s'offrait en arcane aux caresses des yeux, des lèvres et des mains. O souvenir charmant, effacé comme un vieux pastel ! Depuis les dures lois m'ont séparé du grand amour de mon amie, et je suis là, comme un malade, comme un dément, et s'arrête la vie !

... Ces deux dernières années que la grande malice macula de rouge ce pauvre monde. Dix ans déjà que des flots nous jetèrent dans la pire des équipées, pour nous faire le baiser, cette fleur qui ne se fane jamais. C'était sous un feuillage vert qui s'offrait en arcane aux caresses des yeux, des lèvres et des mains. O souvenir charmant, effacé comme un vieux pastel ! Depuis les dures lois m'ont séparé du grand amour de mon amie, et je suis là, comme un malade, comme un dément, et s'arrête la vie !

A travers le Monde

CE QUI SE PASSE

La deuxième journée de la Conférence de Londres n'a rien apporté de nouveau. Les trois commissions qui ont été nommées travaillent dans l'ombre et rien ne transpire des efforts des experts à résoudre un problème insoluble.

La presse anglaise n'est plus aussi optimiste qu'il y a quelques jours. M. Herriot, qui a fait au Sénat des promesses à M. Poincaré, ne peut sans doute pas laisser du terrain et est obligé de poursuivre la politique de son prédécesseur.

Le Daily Express d'hier matin faisait ressortir que si l'on n'arrivait pas cette fois à un accord, la confusion serait encore plus grande qu'aujourd'hui, et le rédacteur diplomatique du Daily Chronicle exposait les principales difficultés de la conférence :

1^o Les pouvoirs de la C. D. R.

2^o L'application des sanctions en cas de manquement flagrant.

3^o La compétence du délégué américain à la C. D. R.

4^o La question de la représentation allemande à la conférence.

Sur la dernière question un accord semble s'être établi, puisque le même journal apprend que l'Allemagne sera certainement invitée bien avant la fin de la discussion. Mais où vont surgir les différends, c'est sur la compétence du délégué américain.

Seule l'Amérique est en mesure, à l'heure actuelle, d'avancer les 800 millions de marks ou de l'emprunt prévu par le plan Dawes, et de toute évidence le délégué américain représente la finance de son pays et se trouve là pour défendre les intérêts des préteurs éventuels.

Il reste donc à savoir si l'intérêt des préteurs primaire celui de la France, ou si le délégué américain sera relégué au second plan.

La politique poursuivie par M. Herriot, comme par M. Poincaré, consiste naturellement à soutenir le capitalisme français dont les intérêts sont opposés à ceux des créanciers anglais et américains et la France prétend avoir le droit, au cas où l'Allemagne ne tenait pas ses engagements, d'employer à son égard des moyens de coercition.

Or, au cas d'une intervention française en Allemagne, c'est peut-être les 800 millions de marks ou prêts par l'Amérique mis en mauvaise posture, et l'on comprend alors la prétention de l'Amérique de rester au premier rang.

En tous cas si l'on considère la position prise par la presse française en général, il ne semble pas que le gros capitalisme d'ici veuille arriver à un accord avec les alliés. La vérité est que le bloc des gauches ne veut faire aucune concession de plus que le Bloc National, et que si la couleur des dirigeants a changé, la politique reste la même.

Ce qu'il y a de clair et de certain, c'est que d'une façon comme d'une autre, le prolétariat lui, — quels que soient les résultats de la conférence — sera appelé à en supporter tous les frais.

Si le Proletariat allemand est sacrifié et est obligé de trimer pour payer les dettes de la dernière guerre, le Peuple français en ressentira les inconvénients sur le terrain économique, car le sort du Proletariat mondial est lié étroitement, et les misères, comme les conquêtes prolétariennes, dépassent les frontières.

Nous avons la conviction que même appliquée, le plan Dawes ne sera qu'un pis aller, le déséquilibre européen ayant des causes trop profondes pour être résolu par la diplomatie bourgeois.

En Allemagne la répression contre les éléments de gauche continue.

Une dépêche de Berlin nous apprend que le président du Reichstag a communiqué au groupe communiste une lettre qu'il a envoyée au juge d'instruction pour lui demander l'autorisation de perquisitionner dans les locaux communistes de la Chambre.

D'autre part, dans sa prochaine réunion du 22 juillet, figure à l'ordre du jour une proposition demandant l'autorisation de faire arrêter le député Thaelman, président du groupe communiste, qui est accusé de haute trahison.

D'autre part, vraiment, ce n'était pas la peine de renverser le Kaiser. Il est vrai que nous sommes en République nous aussi. Alors !

J. C.

FEUILLET DU LIBERTAIRE DU 18 JUILLET 1924. — N° 30.

Illusions perdues

par Honoré de Balzac

PREMIERE PARTIE

LES DEUX POÈTES

Quand Francis et l'évêque revinrent dans le cercle au centre duquel était Lucien, l'attention redoubla parmi les personnes qui déjà lui faisaient boire la ciguë à petits coups.

Tout à fait étranger au manège des salons, le pauvre poète ne savait que regarder madame de Bargeton et répondre gauchement aux gauches questions qui lui étaient adressées. Il ignorait les noms et les qualités de la plupart des personnes présentes, et ne savait quelle conversation tenir avec des femmes qui lui disaient des niaiseries dont il avait honte.

Il se sentait, d'ailleurs, à mille lieues de ces divinités angoumoises en s'entendant nommer tantôt M. Chardon, tantôt M. de Rubempré, tandis qu'elles s'appelaient Lotolle, Adrien, Astophé, Lili, Fine. Sa confusion fut extrême quand, ayant pris Lili pour un nom d'homme, il appela M. Lili le brutal M. de Senonches. Le Nemrod interrompit Lucien par un

BRÉSIL

LA REVOLUTION AU BRÉSIL

New-York, 17 juillet. — Le consulat brésilien a reçu le communiqué officiel suivant du ministère des affaires étrangères brésilien :

Les opérations à São Paulo ont donné les résultats attendus, les troupes gouvernementales ont repris une grande partie de la ville, la cavalerie a réussi à s'insérer dans les principales rues du centre de la ville ; plusieurs patrouilles ont même atteint le théâtre municipal. Un grand nombre de rebelles ont été arrêtés à Ribeiro-Preto et dans d'autres villes.

LA SECURITE DES ÉTRANGERS

Washington, 17 juillet. — On demande de Washington que suivant des informations prises à bonne source, les Etats-Unis sont prêts à envoyer un navire de guerre au Brésil dès que la protection des vies et des propriétés américaines l'exigera. Il ne semble pourtant pas que cette mesure sera prise immédiatement, étant donné que les informations parvenues jusqu'ici au gouvernement américain indiquent que la sécurité des étrangers a été assurée au Brésil d'une façon satisfaisante.

Sur la dernière question un accord semble s'être établi, puisque le même journal apprend que l'Allemagne sera certainement invitée bien avant la fin de la discussion. Mais où vont surgir les différends, c'est sur la compétence du délégué américain.

Seule l'Amérique est en mesure, à l'heure actuelle, d'avancer les 800 millions de marks ou de l'emprunt prévu par le plan Dawes, et de toute évidence le délégué américain représente la finance de son pays et se trouve là pour défendre les intérêts des préteurs éventuels.

Il reste donc à savoir si l'intérêt des préteurs primaire celui de la France, ou si le délégué américain sera relégué au second plan.

La politique poursuivie par M. Herriot, comme par M. Poincaré, consiste naturellement à soutenir le capitalisme français dont les intérêts sont opposés à ceux des créanciers anglais et américains et la France prétend avoir le droit, au cas où l'Allemagne ne tenait pas ses engagements, d'employer à son égard des moyens de coercition.

Or, au cas d'une intervention française en Allemagne, c'est peut-être les 800 millions de marks ou prêts par l'Amérique mis en mauvaise posture, et l'on comprend alors la prétention de l'Amérique de rester au premier rang.

En tous cas si l'on considère la position prise par la presse française en général, il ne semble pas que le gros capitalisme d'ici veuille arriver à un accord avec les alliés. La vérité est que le bloc des gauches ne veut faire aucune concession de plus que le Bloc National, et que si la couleur des dirigeants a changé, la politique reste la même.

Ce qu'il y a de clair et de certain, c'est que d'une façon comme d'une autre, le prolétariat lui, — quels que soient les résultats de la conférence — sera appelé à en supporter tous les frais.

Si le Proletariat allemand est sacrifié et est obligé de trimer pour payer les dettes de la dernière guerre, le Peuple français en ressentira les inconvénients sur le terrain économique, car le sort du Proletariat mondial est lié étroitement, et les misères, comme les conquêtes prolétariennes, dépassent les frontières.

Nous avons la conviction que même appliquée, le plan Dawes ne sera qu'un pis aller, le déséquilibre européen ayant des causes trop profondes pour être résolu par la diplomatie bourgeois.

En Allemagne la répression contre les éléments de gauche continue.

Une dépêche de Berlin nous apprend que le président du Reichstag a communiqué au groupe communiste une lettre qu'il a envoyée au juge d'instruction pour lui demander l'autorisation de perquisitionner dans les locaux communistes de la Chambre.

D'autre part, dans sa prochaine réunion du 22 juillet, figure à l'ordre du jour une proposition demandant l'autorisation de faire arrêter le député Thaelman, président du groupe communiste, qui est accusé de haute trahison.

D'autre part, vraiment, ce n'était pas la peine de renverser le Kaiser. Il est vrai que nous sommes en République nous aussi. Alors !

J. C.

En lisant les autres...

A propos d'une exclusion

Le maire d'Oullins ayant été exclu du P. C. parce qu'il avait participé à un banquet politique où « toutes » les légumes du Bloc des Gauches et de la préfecture étaient représentées. La Fouchardière, dans l'œuvre, émet de fort spirituelles réflexions :

Pour un citoyen qui veut arriver, le parti communiste est un parti d'attente ; il mène à tout, à condition d'en sortir.

C'est ainsi que le citoyen Jordery, étant devenu maire, a pu manger du filet sauce madère avec la préfecture et la magistrature. Après quoi, ce réprobé, convaincu devant les élus, a refusé de donner la plus légère marque de repentir. Il n'a même pas eu, devant le conseil de guerre, cette excuse si plausible, si naturelle et qu'il fallait attendre : « Camarade présent, je ne me rappelle plus bien, j'étais saoul. »

Les élus, qui n'avaient pas mangé de filet sauce madère et avaient du pain fort ordinaire, ont été profondément indignés d'une aussi profonde corruption. Ils se sont hâts de chasser du parti communiste le citoyen Jordery, qui, à y réfléchir, a tout l'air d'en être sorti tout seul.

Pour le citoyen Jordery, il est probable qu'il n'a pas plus loin. Mais il est des précédents illustres et déplorables : on cite d'anciens membres du parti socialiste, et fort vénérables, qui ont été déchu de leur parti et ont été déchu de leur mandat. Les derniers disponibles sur le marché international étaient alors considérables. Elles vont être indubitablement plus restreintes pendant la nouvelle campagne, les révoltes étant mauvaises notamment aux Etats-Unis, au Canada et en Russie. Ces conditions se répèteront fatallement sur les plus de défaite, du reste, la perspective en a exercé une influence défavorable. Pour que l'action ne s'arrête pas sentir en France, il faudrait que la production nationale permet de satisfaire à la totalité de nos besoins, ce qui, on l'a vu, ne sera point le cas.

Nous ne sommes donc pas encore près d'avoir le pain à vingt francs, ainsi que nous l'avait fait entrevoir le brillant économiste qui signe Crémieux dans le journal des « masses intégrales ». Car il est malheureusement trop vrai que la récolte mondiale influe davantage sur le prix du pain que la valeur et le nombre des produits.

Le citoyen Jordery fut élu maire que le parti communiste devait le chasser de son sein. Parce que le parti communiste permettait à ses hommes de devenir maires d'un patelin ? Un maire, dans son patelin, est un aristocrate ; il est exposé à des tentations de moins à des invasions. Et non seulement un maire est un aristocrate, mais c'est un autocrate, qui prend des arrêts, empêche les chiens de divaguer, ce qui est une entrave à la liberté des quadrupèdes, et unit les couples pour toute leur vie, ce qui est une plus grande entrave à la liberté des bipèdes.

C'est le jour même où le citoyen Jordery fut élu maire que le parti communiste devait le chasser de son sein.

Très juste. Si le P. C. ne veut pas que ses chefs ressemblent aux chefs de la bourgeoisie, il n'a qu'à choisir un autre terrain que le Pouvoir pour mener la bataille des classes.

Autour d'un drame

Camille Aymard, dans la *Liberté*, consacre tout un article au drame navrant qui s'est déroulé ces jours derniers entre un écrivain polonais, M. Ziznowski et une jeune artiste, Mlle Stacia Umliuska, devenue depuis peu sa compagne :

Quand le douleur l'éreint et le déchire, quand ses ongles et ses dents s'enfoncent dans sa pauvre chair, il suffit à sa compagne :

— Oh ! tue-moi ! Ne me laisse pas souffrir ainsi !

Longtemps, Mme Ziznowski a résisté à ces prises, à l'obésion de ces supplications. Mais le mal fait de jour en jour, presque d'heure en heure, d'effroyables progrès. Ziznowski hurle de douleur et, sans cesse, comme un refrain sinistre et monotone, retentit la plainte du moribond :

— Tue-moi ! Achève-moi ! Ne me laisse pas agoniser ainsi durant des semaines !

Le médecin a donné au malade une dose massive de morphine.

— S'il pouvait ne pas s'éveiller ! songe la pauvre femme, tandis que Ziznowski repose calmement.

Mais bientôt la souffrance est la plus forte. Le malade s'agit. L'éternelle prière monte des lèvres contractées. Alors, Mme Ziznowski ouvre sa valise, prend un revolver et, après s'être mise à genoux au pied du lit, elle appuie en saignolant le canon de son arme sur la tempe du mourant et presse la détente.

La femme qui a accompli ce geste d'humanité, que nous n'osons refuser à une bête agonisante, la femme qui, depuis ce jour, reste prostrée, sans regard et sans ame, ne peut, à aucun point de vue, être considérée comme une meurtrière.

Pitié pour elle !

Oui, cette jeune artiste a assez souffert dans son cœur et dans sa chair déjà, sans qu'elle éprouve encore la douleur d'être entraînée devant les tribunaux. Le geste qu'elle a accompli pose un véritable problème de conscience et aussi d'humanité.

Et quand le mal est incurable, quand un être cher ou même un inconnu vous supplie de mettre un terme à ses souffrances,

pour le nommer M. de Rubempré après l'avoir appelé Chardon, vous ne devrez jamais vous ennuier ?

— Travailliez-vous promptement ? lui demanda Lotolle de l'air dont elle eut dit à un menuisier : « Etes-vous longtemps à faire une botte ? »

Lucien resta tout abasourdi sous ce coup d'assommoir ; mais il releva la tête en entendant madame de Bargeton répondre en souriant :

— Ma chère, la poésie ne pousse pas dans la tête de M. de Rubempré comme l'herbe dans nos cours.

— Madame, dit l'évêque à Lotolle, nous ne saurions avoir trop de respect pour les nobles esprits en qui Dieu met un de ses rayons. Oui, la poésie est chose sainte. Qui dit poésie dit souffrance. Combien de nuits silencieuses n'ont pas values les strophes que vous admirez ! Salut avec amour le poète, qui mène presque toujours une vie malheureuse et à qui Dieu réserve sans doute une place dans le ciel, parmi ses prothèses. Ce jeune homme est un poète ajouta-t-il en posant la main sur la tête de Lucien : ne voyez-vous pas quelque fatalité imprime sur ce beau front ?

Heureux d'être si noblement défendu, Lucien salua l'évêque par un regard suave, sans savoir que le digne prélat allait être son bourreau.

Madame de Bargeton lança sur le cercle ennemi des regards pleins de triomphe qui s'enfoncèrent, comme autant de dards, dans le cœur de ses rivales, dont la rage déboula.

— Ah ! monseigneur, répondit le poète, en espérant frapper ces têtes imbéciles de son sceptre d'or, le vulgaire n'a ni votre esprit, ni votre charité. Nos douleurs sont ignorées, personne ne sait nos travaux. Le mineur a moins de peine à extraire l'or

n'est-ce pas un grand devoir, faire œuvre pie et charitaire que d'obéir à sa voix ?

Le pain sera cher

Les renseignements que nous possédons sur l'état des cultures en France nous permettent d'espérer une récolte de froment plus abondante, certes, que ne le fut celle de 1923. Cependant, il paraît certain qu'elle ne suffira pas aux besoins de notre consommation durant la campagne prochaine ; il nous faudra vraisemblablement importer de sept à huit millions de quintaux, alors que, pendant la campagne qui se termine, nous achats au dehors se seront élevés, au total, à 14 millions de quintaux environ. Seulement cette quantité comprenait trois millions et demi de quintaux qui nous étaient fournis par l'Algérie et la Tunisie. C'est là un appoint précieux sur lequel nous ne pouvons malheureusement compter pour la nouvelle campagne : la récolte, dans l'Afrique du Nord, est désastreuse, et bien loin de contribuer à notre ravitaillement, l'Algérie et la Tunisie seront obligées d'approvisionner en France.

Le pain sera cher

A TRAVERS LE PAYS

DOUBLE ASSASSINAT EN FORET DE FONTAINEBLEAU

Fontainebleau, 17 juillet. — Le garde-forestier Clément a découvert dans la forêt dans une grotte creusée à flanc de colline, les cadavres de l'ouvrier Louis Moisset et de sa femme Irma Vigreux. Le couple avait été domicilié dans la grotte.

L'homme était atteint d'une balle à la tête et au ventre ; sa compagne, assise dans un fauteuil, avait été tuée d'un coup de fusil à la poitrine.

Réformé de guerre, l'ouvrier carrier avait, ces jours derniers, touché un rappel de pension de 2.000 francs ; on n'a retrouvé dans sa mesure aucune somme d'argent. Ce crime paraît remonter à trois jours.

L'Action et la Pensée des Travailleurs

CHEZ LES CHEMINOTS

Hardi les gars ! du balai !

La Fédération des Cheminots « unitaires » est vraiment privilégiée. Après avoir eu la « chance » de retenir l'attention d'un conseil municipal de Paris qui voulut bien consentir à en occuper le secrétariat général, voilà que l'ancien grand maître des Cheminots est appelé aux plus hautes fonctions par l'Internationale Communiste. L'Humanité du 14 nous apprend en effet que Pierre Sémaré, « employé » à la propagande des Cheminots unitaires français, vient d'être appelé à siéger au Praesidium de l'I.C.

À la bonne heure ! Voilà au moins une Fédération qui se montre enfin respectueuse des statuts fédéraux et confédéraux en même temps que soucieuse de l'autonomie et de l'indépendance du Syndicalisme !

Ce n'est pas trop tôt ! Les cheminots se devaient à eux-mêmes de donner ces preuves à tous les détracteurs du Syndicalisme de masse, qui n'ont jamais rien compris aux beautés du nouvel Evangelie enseigné par tous les « frères » du couvent de la grange alimentaire.

Pourtant cette subite élévation de Sémaré au poste le plus envie, qui le place d'emblée parmi les cardinaux moscovites, va faire des envieux. C'est certain.

Le semillant secrétaire confédéral dont les trompettes du Kremlin se refusent à sonner la gloire, le « polonais » Treint, cet éternel blackboulé, vont sûrement en faire une maladie.

En vérité, la nomination du cardinal Sémaré consacre la pire des injustices. L'homme de Valence, ce tombé de la dernière pluie, n'avait aucun titre sérieux à postuler pour un tel emploi. Après Souvarine, Sémaré dans le fauteuil de Jaurès, ça c'est raide. Enfoncé Rosmer. Qu'en penses-tu. Monatte ?

Croyez-vous maintenant, les cheminots, que vos épouses sont d'excellents marchepieds pour tous les « arlequins » de la politique ? Faites donc un jour le compte de tous vos arrivés : députés, prébendés de toutes sortes. Vous serez édifiés. Et puis ca vous donnera peut-être l'idée de florer l'ère du « poirisme intégral » si chère à votre ex-Premier, ce Thomas « rouge » (?)

N'allez-vous pas, non plus, un jour prochain, demander à ce pauvre Midol, plus pitoyable que clairvoyant, de se consacrer tout entier à ses électeurs de la Santé, à moins qu'il ne préfère occuper le siège de ce malheureux Révendré, Pierre Monatte, à l'Humanité.

Pour n'être point des bords de la Cannebière, ce sacré Midol « esagère » tout de même. Trois fromages pour un seul homme. C'est de l'appétit, ou Léguleur ne s'y connaît pas.

Croyez-moi, les copains cheminots, si vous avez le moindre souci de vous débarrasser de votre crasse, rendez le conseiller municipal à ses fonctions, et dites au cardinal de gagner au plus tôt son siège à la droite de Zinoview. C'est grandement temps, si vous avez le souci de vos intérêts et de votre liberté.

Si vous tardez trop, j'ai grand'peur que les Cheminots, en grand nombre, ne piquent une tête dans l'autonomie — n'est-ce pas ceux de ch'Nord ? Allons ! Le fou confédéral donnera encore de rudes soucis à ce malheureux Mitron, et Barrès y éprouvera en vain toutes les « ressources de la boîte de secours ».

Du balai ! bon dieu, du balai !

LEGUILLER.

Les grèves

Monteurs. (Maison Rolland). — Les camarades monteurs de la Maison Rolland et C.R.E. sont tous en grève depuis hier matin.

Une grande réunion corporative aura lieu aujourd'hui, vendredi, à 8 heures du matin, Café Baumann « Au Sapeur », 74 cours de Vincennes, Paris.

Le délégué de la XIII^e Région fédérale du bâtiment y assistera.

Plombiers-Posseurs. — Le mouvement se continue aussi fermé que le premier jour pour les maisons de Paris, ces camarades sont plus décidés que jamais à ne reprendre le travail qu'après avoir obtenu satisfaction et sans se préoccuper des quelques actes de défaillance qui se sont produits en banlieue. Renouvellement leur appel à la solidarité aux organisations de la Région.

Tous les camarades de la Banlieue sont tenus d'assister à la réunion de Samedi soir à 18 heures, Bourse du travail, Salle Jean-Jaurès.

Tous les jours, réunion à 18 heures, au lieu habituel. Comité de grève, à 15 heures.

Peintres de Nice. — Au pied de la chaîne des Alpes, face à la baie des Anges, la ville de Nice avec ses immenses somptueux, ses palais, ses hôtels, ses châteaux, insulte la misère ouvrière, et principalement les travailleurs de l'industrie du bâtiment qui sont à la base de ces fortunes bâties.

Il faut vivre, voilà la question qui domine toutes les discussions, tous les débats, toutes les philosophies.

Voilà pourquoi le problème de la vie chère intéresse toutes nos corporations.

Le Syndicat des peintres de Nice avait envoyé son cahier de revendications à la mi-février, après une saison où les propriétaires avaient loué tous leurs appartements, et à quel prix !... Silence du patronat sur toute la ligne. Fiz juin les travaux battent leur plein, 200 maisons en construction plus les réparations intérieures et extérieures des hôtels, palaces, etc.. Le coût de la vie augmentant, les ouvriers cessent le travail : sur 500 ouvriers on compte une trentaine de renards, 241 sont syndiqués et décidés à la lutte.

Que réclament-ils ? 4 francs de l'heure, le travail est saisonnier, l'ouvrier peintre travaille en moyenne 200 jours à 32 francs, égale 6.400, il s'alimente 365 jours, 6.400 divisé par 365, égal 17 frs. 50 par jour, sans compter coliques de plomb, empoisonnements, saturnisme, etc...

Et maintenant, voici ce que rapporte un ouvrier par jour à un patron :

1^{er} — MM. les entrepreneurs ont

fixé les prix du cahier des charges pour la peinture à 5 fr. 51 le M2.

Un ouvrier en moyenne peint 10 M2 à 3 couches, porte à deux faces : 10 x 5,51 = 55 frs. 10.

Pour ce travail le patron dépense :

Une journée ouvrier peintre.... 32 fr. 00
2 kilos de peinture à 4 francs.... 8 fr. 00
Frais généraux par jour..... 5 fr. 00

Total..... 45 fr. 00

Recettes : 55. Dépenses : 45. Bénéfice net : 10 francs par ouvrier.

2^o — Blanchiment : Blanc à la colle ou blanc fixe 2 fr. 50 le M2.

Un ouvrier blanchit 50 M2 finis à 2 f. 50 = 125 francs.

Pour ce travail le patron dépense :

Une journée ouvrier..... 32 fr. 00
25 kilos blanc fixe à 1,10.... 22 fr. 00
Frais généraux..... 5 fr. 00

Total..... 59 fr. 00

Recettes : 125. Dépenses : 59 fr. Bénéfice 66 francs par ouvrier.

Ces travaux du Bâtiment sont ceux dont MM. les patrons accusent qu'ils gagnent le moins.

Les entrepreneurs niçois réalisent sur les prix des cahiers des charges du 50 %.

Ce n'est pas rare de compter des millions chez ces entrepreneurs.

La bataille fait rage entre les patrons et ouvriers, tous les gars du bâtiment nous devons les aider par notre solidarité.

Leur victoire c'est la nôtre.

Adresser les fonds à Peloso, secrétaire des Peintres, Bourse du travail, Nice.

FRONT UNIQUE ET COLLABORATION

Réformistes et communistes chez les ministres

Pour obtenir audience chez les ministres bourgeois, on se bouscule entre réformistes et communistes.

Avant-hier, une délégation de chauffeurs postiers confédérés, comprenant les citoyens Thuillier, Pinet, Brigaud, Leterinois, et dirigée par Guinchard, secrétaire de la Fédération confédérée des Transports, était présentée au sous-secrétariat d'Etat aux P.T.T. par le citoyen Chaussy, député socialiste.

La délégation a demandé le paiement des jours fériés, des repos hebdomadaires, des jours de maladie, de congé réglementaire. Il fut aussi question des retraites et des allocations familiales.

Le demi-ministre a fait les promesses ordinaires, et les ouvriers se sont retirés pleins d'espérance.

**

Au même moment, nos camarades communistes faisaient l'assaut du ministère du Travail.

Une délégation des hospitaliers unitaires accompagnée de représentants du syndicat général des travailleurs municipaux, de la Fédération des services publics, des infirmiers libres, affiliée à la C.G.T.U. et du docteur Paoli, secrétaire du Syndicat de la médecine sociale, a été reçue par M. Jules Godart, ministre du Travail et de l'Hygiène. Ce dernier a été, paraît-il, aussi hospitalier que ses visiteurs.

La délégation a apporté au ministre sa protestation contre l'inobservation des règles de l'hygiène élémentaire concernant le personnel hospitalier.

Elle a réclamé le fonctionnement de la commission des maladies professionnelles, le respect de la journée de huit heures et du droit syndical ; elle a entretenu le ministre de la question du diplôme national, et lui a signalé les inconvenients des économies réalisées sur certains chapitres. Naturellement, le ministre a promis d'examiner ces différentes questions, sur lesquelles des rapports seront fournis par les organisations représentées. Les orthodoxes étaient enchantés d'avoir, comme Tchitchiner, serré la main à un ministre bourgeois.

Le communiqué fait aux masses est signé de Danès, de Castelloz et de Chauvel.

**

Voyons voir, il faudrait s'entendre. Les gens de Moscou, avec tout leur bluff démagogique et pseudo-révolutionnaire, en sont réduits aux mêmes démarches humiliantes et inefficaces des gens d'Amsterdam. Ce n'est pas cela le syndicalisme révolutionnaire !

Or alors les moscoutraires doivent le dire carrément. Les lois sociales de la république bourgeoise, quoique constituant le réformisme le plus plat, ont quelque intérêt pour la classe ouvrière. Si oui, le syndicalisme doit chercher à en tirer profit pour son rayonnement, tout en mettant en première ligne l'action directe et en affichant son indépendance vis-à-vis du pouvoir, des sectes politiques et du patronat.

Nous qui connaissons les commis de Zinoview et de Lozowski, nous savons que ces pauvres bougres ne sont ni réformistes, ni révolutionnaires. Ils sont chauves-souris. Ils sont terrible dans les réunions, et bien sages devant les patrons et les gouvernants.

M. Godart, né malin, est un véritable miroir à alouettes pour les fonctionnaires des deux C.G.T. Ce ministre lourdeux, pour économiser son temps, est capable de prier les lafayettistes et les communistes de ne faire qu'une seule délégation par fédération. L'unité, si difficile à réaliser dans les couches syndicalistes, est peut-être en gestation dans une alcôve ministérielle.

De grands jours se préparent pour la métamorphose des nourrissons et pour l'éification des cochons de payants.

SAINT-DICAT.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le Gérant : René DEVRY.

Imprimerie spéciale du *Libertaire*

10-12, rue Paul-Lelong, Paris

LE CONFLIT D'ALBI

La solidarité pour Spinetta

LA BOURSE DU TRAVAIL

Le Conseil d'administration de la Bourse du travail d'Albi, réuni le 12 juillet, après avoir pris connaissance de la grave décision du camarade Spinetta, relativement à la grève de la faim.

Décide la nomination d'une commission de résolution.

Confirme ses ordres du jour précédents concernant le conflit de la Verrerie Ouvrière d'Albi.

Elle constate que le Conseil d'administration (tous militants ouvriers) dirigeant de l'usine du prolétariat organisé, se sert des conditions statutaires (qui sont seulement témoins ou seulement reliés à leur Union départementale), en un mot toutes les organisations qui se réclament de la Charte d'Amiens et qui ont rompu complètement ou partiellement avec les états-majors sont priés de se faire connaître avec le plus possible de renseignements.

Il faut nous renseigner

AUX ORGANES SYNDICALISTES

Afin de mieux répandre nos idées, il nous faut connaître les titres et adresses des journaux syndicalistes, corporatifs et sympathisants.

Nous nous adressons à tous afin de recevoir les indications nécessaires, par lettre ou par l'envoi des organes que nous voulons recenser.

AUX SYNDICATS AUTONOMES

Les syndicats qui sont autonomes, ceux qui n'adhèrent à aucune C.G.T., ceux qui remplissent pas complètement les conditions statutaires (qui sont seulement témoins ou seulement reliés à leur Union départementale), en un mot toutes les organisations qui se réclament de la Charte d'Amiens et qui ont rompu complètement ou partiellement avec les états-majors sont priés de se faire connaître avec le plus possible de renseignements.

**

Les organes syndicalistes et les syndicats autonomes sont priés d'écrire à Broutchoux, 9, rue Louis-Elanc, Paris, 10^e.

La « Bataille Syndicaliste »

La *Bataille Syndicaliste* publie dans son dernier numéro du 13 juillet des articles de L. Chevalier : *Amnistie de politiciens*, de P. Jouteau : *Qu'est-ce qu'un syndicaliste ?* de M. G. : *Histoire de notre mouvement syndical* ; une très intéressante étude sur la réorganisation syndicale et les Comités d'usine.

Numéro intéressant que chacun voudra lire.

Lisez et faites lire la *Bataille Syndicaliste*. Faites-lui des abonnements.

L'UNITÉ DANS LES P.T.T.

Un divisionniste voit rouge

Parce que le *Libertaire* a publié quelques lignes en faveur de l'unité dans les P.T.T., le moscoutrouillot Pilloud se fâche tout rouge, aussi rouge que la couleur favorite de Gaston.

« Tu te faches, donc tu as tort », dit un proverbe slave que Pilloud devrait bien connaître, lui qui prétend posséder complètement la Russie.

Voyons, voyons, il ne faut pas être si maladroit. Il ne faut pas se montrer dans un tel état de fureur contre l'unité et ses défenseurs.

Pourquoi vouloir ramener « au blanc » nos honnêtes collaborateurs T. Légraf. Si Pilloud a de la puissance sur les couleurs, qu'il ramène donc quelques-uns de ses complices du jaune au rouge.

Pourquoi attaquer Lartigue qui n'est pour rien dans les articles qui ont mis l'autre en épilepsie ?

Pourquoi enguigner Peltier et Roche parce qu'ils ont fait, en tout désintéressement, des travaux d'approche pour l'unité ?

Pilloud ne peut pas comprendre la nomination d'une commission mixte avec six confédérés et six unitaires. Il croit que l'influence du P.C. est telle qu'il devrait être assuré des ordres suivants : Armando Borghi, secrétaire de l'Union syndicale italienne ; Pontal, secrétaire de l'U.T.D. Unitaria Carbo, délégué de la C.N.T. D'Espagne ; Vivier, secrétaire de l'U.D. Confédérée.

Malgré les appels du Comité d'initiative, les groupes des locaux visités dernièrement par Chouffet restent sourds.

Pensent-ils que toute la boussole a été accompagnée et qu'il n'y a plus qu'à se reposer ?

Si les camarades de la région veulent vraiment intensifier notre propagande et organiser pour l'autonomie des conférences éducatives, ils doivent s'unir dès à présent afin de se connaître et savoir sur qui ils peuvent compter.

Le Groupe de Grenoble. — Réunion éducative ce soir, 18 juillet, à 20 h. 30, salle de réunion, café Jarred, quai de France. Contre-verse entre les camarades du groupe sur l'Anarchie.

Le Groupe Libertaire du Havre. — Aujourd'hui, 18 juillet, causerie contradictoire sur « le Léninisme et l'Anarchisme », par le camarade Marcel Lepol.

Le Groupe Libertaire de Bordeaux. — En raison des incidents qui eurent lieu mardi soir entre le Groupe des Réfractaires et le G